

971.00710714

G8821h

1961a

1961a



Bibliothèque Nationale du Québec

Chanoine Lionel Groulx

L'Histoire du Canada français

—
Son enseignement
—

FONDATION LIONEL GROULX

Montréal, 1961

BIBLIOTHÈQUE DU CEGEP DE ST-LAURENT

La Fondation Lionel Groulx a cru opportune, pour en assurer la plus large diffusion, la mise en brochure du texte que l'on va lire.
(F. L. G.)

* Le Canada français n'est plus à la croisée des chemins; il semble qu'il ait choisi sa route. Or c'est une vérité, un axiome prud'hommeque, que toute évolution considérable dans la vie d'un peuple, éveille, sous peine de déviations mortelles, un besoin plus vif de se coudrer au passé, aux traditions vivantes. Quelques jeunes pédants peuvent se moquer du passé et lui tourner le dos comme à un mauvais cauchemar; ils ne s'en moquent et ils ne lui donnent congé qu'au nom de leur bienheureuse ignorance. Ne s'avouer pour maître que l'avenir, comme ils disent, est assez puéril, l'avenir étant de sa nature un maître constamment en pouponnière. Et il se pourrait que ces grands esprits ou prophètes ignorent, comme tout le monde, quel il sera. Faire table rase du passé, se recommencer à zéro, c'est-à-dire à rien, n'a jamais été tenu, que je sache, pour le dernier mot de la sagesse humaine. Des peuples l'ont peut-être tenté, mais pour apprendre à leurs dépens qu'on ne se livre pas impunément à si hasardeuse expérience. Que voulez-vous? Il y a telle chose que la continuité historique, cette capitalisation des travaux des ancêtres, qui n'admet point — pardonnez-moi cette tautologie — de solution de continuité, pas plus que le moindre vivant ne peut, sans grave danger, subir arrêt en son processus vital. Je ne soutiens point que la connaissance du passé suffise à bâtir l'avenir. L'histoire n'invite pas, non plus, au prophétisme, quoi qu'en ait pensé un grand esprit tel que Jacques Bainville. Mais elle peut, certaines causes produisant imman-

* Extrait de l'allocution prononcée le 8 avril 1961, au banquet de la Réunion générale de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française (Chalet de l'Île Ste-Hélène, Montréal).

FC
155
676
1961a

quablement des effets analogues, autoriser de fort respectables conjectures. Puis je me souviens que le Canada français est à l'une de ses plus considérables évolutions. Et il me paraît de première évidence que ni des éducateurs, ni des économistes, ni des politiques ne sauraient demander à un peuple de faire un bond dans sa vie, de sauter une étape, sans d'abord savoir à quel peuple ils demandent cet effort. Et cela sous-entend l'essence toute particulière dont ce peuple est fait, ses ressources originales, ses aptitudes d'intelligence et de volonté, les grands événements, les servitudes qui peuvent l'avoir marqué, en un mot, ses faiblesses comme ses forces, les traditions, les institutions de toute espèce où il prend ses appuis. Toutes choses qui ne s'apprennent, ou peu s'en faut, que par l'histoire.

Formons donc le vœu que, dans la complexité et le bouleversement actuel de nos programmes d'enseignement, il ne se trouve point d'option où le jeune Canadien français se verrait dispensé de toute étude ou connaissance historique. Un supérieur de collège m'écrit cette chose inquiétante : « Hélas, la jeunesse ne lit plus l'histoire, surtout pas celle du Canada. » Que l'on nous épargne, pour l'amour de Dieu, l'apparition de jeunes Barbares, dangereux déracinés, qui entreraient dans la vie avec la conviction qu'avec eux commence l'histoire du monde.

* * *

Mais voici le grand problème. Quel usage faire de l'histoire, quelle conception s'en donner ? Comment l'enseigner ? J'ai refusé, l'autre jour, d'intervenir dans la controverse que l'on sait. Je crois avoir toujours respecté la liberté de mes anciens étudiants, devenus mes successeurs. Ils font de l'histoire comme ils l'entendent. Et c'est leur affaire. Me sera-t-il permis toutefois d'examiner quelques opinions émises à l'occasion, surtout par des

critiques, auteurs de « Lettres » ou autre chose, qui ne s'épargnent point le ton tranchant, mais qui, j'en ai peur, seraient bien incapables, en histoire canadienne, de subir un examen d'élève d'école élémentaire. Je relève, dans son dernier ouvrage, *Le philosophe et la théologie*, ce conseil d'Etienne Gilson: « Renoncer à inventer pour mieux comprendre est une grande règle de la méthode en matière des idées. » Règle d'or qui pourrait également servir aux historiens et aux critiques d'histoire. Beaucoup de fausses interprétations, beaucoup de sévérités plus ou moins justifiées contre l'histoire écrite et enseignée, bien des tendances à n'y voir que d'inacceptables grossissements, des mythes à foison, ou encore, chez nous, une excitation à l'anglophobie, beaucoup de ces inutiles critiques s'évanouiraient si l'on voulait bien aborder l'histoire et les ouvrages d'histoire avec un esprit nettoyé de préjugés serviles, sans ambition d'inventer, de faire du neuf à tout prix, sans la fantaisie de plier l'histoire à ses partisaneries politiques, à son négativisme national ou religieux. « Renoncer à inventer pour mieux comprendre . . . » On nous dit qu'il ne faut point transformer l'histoire en moyen de propagande patriotique. Et, certes, l'on a raison. Mais il reste également vrai qu'on ne saurait gauchir ni diminuer l'histoire, ou, comme l'on dit parfois d'un mot prétentieux, la « démystifier », sous prétexte d'impartialité ou de sérénité scientifique. L'historien doit écrire l'histoire telle que loyalement et par des recherches loyales, poussées aussi loin que possible, il l'a vue ou découverte. Rien de plus, mais aussi rien de moins. Et l'ajouterais-je ? L'historien doit rester modeste, se rappelant que toutes les écoles d'historiens, l'une après l'autre, surtout aux 19^e et 20^e siècles, ont cru renouveler, réinventer le genre historique. Et l'historien peut se tenir également assuré, quelque peine qu'il se soit donné, qu'après lui, sinon même autour de lui,

il se trouvera toujours un autre historien, à moins que ce ne soit un journaliste, pour lui démontrer qu'il s'est grossièrement trompé.

* *
*

Voilà, ce nous semble, comme il importe que l'on fasse et que l'on écrive l'histoire. Maintenant comment se devront comporter ceux-là qui ne font point l'histoire, mais ont la tâche redoutable de l'enseigner ? Point d'histoire apologétique, dit-on encore. Et, certes, l'on a, une fois de plus raison. Mais que faut-il entendre, au juste, par histoire apologétique ? D'aucuns voudraient que le professeur enseignât l'histoire à des enfants, avec le suprême détachement, la sécheresse d'esprit que l'on peut apporter, par exemple, à l'enseignement des mathématiques. S'est-on jamais demandé, à ce propos, quels motifs, depuis toujours et chez tous les peuples, ont fait inscrire l'enseignement de l'histoire aux programmes des études ? Ne serait-ce point, en particulier, parce que, autant et peu s'en faut, à l'égal des langues, de la littérature et des arts, l'histoire constituerait, pour la formation des jeunes esprits, une des matières les plus humanisantes ? Au fait y a-t-il tant de sciences, tant de connaissances purement et strictement spéculatives ? La philosophie peut paraître ne pas dépasser la spéculation et n'être que l'un des grands jeux de l'esprit. Cependant, selon que l'homme porte en soi telle ou telle métaphysique, qui ne sait que toute sa vie et tout son comportement en peuvent être changés ? Qui ignore, parmi nos contemporains, les ravages exercés par certaines métaphysiques, en l'esprit de quelques peuples que l'on tient responsables des dernières guerres et en l'esprit aussi d'autres peuples-colosses qui, à l'heure où nous sommes, menacent la vie de l'univers ? L'on en peut dire autant, sinon plus, de la connaissance

historique. Tous les peuples, excepté le nôtre peut-être en ces derniers temps, et vous savez pourquoi, sont fiers de leur histoire. Pourtant, chez les uns et les autres, la fierté n'est pas la même; et les motifs de cette fierté, et malgré que l'on en ait, ne peuvent pas ne pas porter en eux d'irrésistibles incitations morales. L'écolier doit-il s'en défendre et de même le professeur? C'est trop oublier, à mon sens, que l'homme qui enseigne doit être, et surtout en une école chrétienne, à la fois professeur et éducateur: deux fonctions que l'on dissocie trop souvent. Et ne serait-ce pas oublier, en même temps, qu'en tout cours d'études, toutes les matières doivent devenir humanisantes, contribuer à la formation de l'esprit, certes, mais non moins à la formation de la volonté, du sens moral et chrétien? Un oubli encore trop fréquent chez nous, c'est l'oubli du contexte historique et politique où vit l'écolier ou le collégien canadien-français, contexte qui n'est pas celui du petit Américain, du petit Français de France, contextes de peuples en possession d'une longue durée et d'une longue indépendance, assurés d'une culture et d'une civilisation adultes, à l'abri des mortels périls. Qu'en cette perspective, un instituteur du Canada français, en face d'écoliers qu'il sait affreusement dépourvus de sens national, enfants de familles elles-mêmes tout aussi dépourvues du même sens, que cet instituteur, dis-je, un tant soit peu conscient de ses devoirs d'éducateur, éprouve le besoin de révéler à ces pauvres enfants les valeurs humaines contenues, malgré tout, en l'histoire de leur peuple; que, pour leur inculquer un peu de fierté, ou plus simplement leur donner confiance en eux-mêmes, il appuie, par exemple, sur l'immigration sélective presque toujours pratiquée en Nouvelle-France, qu'il leur apprenne, avec quelque insistance, que les aïeules de leur race ne sortaient pas des bouges de Paris, que les « Filles du roi » n'étaient pas des

filles de joie, je vous le demande, où est le mal en tout cela, où est le gauchissement ou la déformation de l'histoire ? Qu'il insiste encore sur les sentiments de fraternité chrétienne, manifestés généralement par les fondateurs de notre pays à l'égard des Indigènes de la mouvance française, attitude louablement en contraste avec d'autres bien connues en certaines parties des Amériques; qu'il insiste tout autant sur l'effort de nos parlementaires de 1791 à 1867 pour maintenir au Canada français l'aspiration à une autonomie persévérante, jamais satisfaite; qu'à une époque où la philosophie du nationalisme n'avait pas encore exposé, analysé les éléments de la culture chez les jeunes peuples, il indique les luttes persévérantes des aïeux pour la conservation de la langue, je vous le demande, une fois de plus, en quoi cet enseignement est-il de tendances perverses et serait-ce là de l'histoire vantarde ou apologétique ? Enseigner ainsi l'histoire, serait-ce plus reprochable, plus hétérodoxe, que chercher, par exemple, en une explication d'auteur, à faire ressortir la finesse de l'art, le talent ou le génie de l'écrivain ? Non, je crois, du reste, ceux qui dénoncent certain enseignement de l'histoire, assez intelligents pour ne pas confondre l'enseignement que je viens de décrire, avec ce qu'ils tiennent pour de l'histoire apologétique. L'histoire, je le répète, ne doit pas être un instrument de propagande, mais pour la vaste connaissance ou expérience des hommes et du monde qu'elle porte en soi, l'histoire a toujours été et restera longtemps, chez les civilisés, un indispensable moyen d'éducation. Et seuls les sans-patrie trouveront à s'en scandaliser.

Quand donc en finirons-nous, une bonne fois pour toutes, avec ce pessimisme amer, cette rage dont semblent possédés quelques jeunes esprits de chez nous, rage de tout saborder, foi, Eglise, histoire, rage aussi de nous diminuer, de nous avilir,

de nous rendre encore plus petits, plus misérables que nous ne sommes ? Pourquoi faut-il que ce soit nous, les vieux, qui soyons là pour donner cœur et foi à ces jeunes vieillards ? Ce n'est pas l'heure pourtant de semer le scepticisme, de nous nourrir de doutes morbides, à la façon des peuples décadents ou vieilliss trop vite. Ce serait plutôt le temps des résolutions et des gestes virils, l'heure de rassembler toutes nos forces, toutes nos espérances, pour affronter les défis des années qui viennent. Et je dirais volontiers à la jeune génération: ce n'est pas tout de démolir ses devanciers; peut-être vaudrait-il mieux travailler à les dépasser.

Lionel Groulx, ptre

DEUX GRANDES ŒUVRES À SOUTENIR



- 1°. La *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, revue unique au Canada, revue trimestrielle de 160 pages de textes de choix par livraison. Directeur: Chanoine Lionel Groulx. — Administration: 261 avenue Bloomfield, Outremont 8. Abonnement: \$5.00 par année.
- 2°. La Fondation Lionel Groulx, corporation fondée pour venir en aide à l'Institut d'Histoire de l'Amérique française. On peut envoyer sa souscription à 261 avenue Bloomfield, Outremont 8, siège social de la fondation.

Avec l'autorisation de l'Ordinaire de Montréal, no 357,
28 avril 1961.

BNQ



000 337 414